

Notes du mont Royal 
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisaient pas société ; il ne mangeait pas avec eux et leur paraissait absolument subordonné. Nous avons soupçonné qu'il pouvait être esclave : ce n'est qu'une simple conjecture, mais il était au moins d'un rang très inférieur au leur.

Les Jessois et les Oku-Jessois ont un objet de commerce très considérable, qui manque absolument aux Bitchys et aux Orotchys : c'est l'huile de baleine. Ce cétacé abonde sur la côte orientale de leurs îles, où nous en avons aperçu un aussi grand nombre que dans le détroit de Le Maire ; mais nous n'en avons pas vu un seul dans la manche de Tartarie. La communication plus directe des insulaires avec le Japon donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne trouve pas sur le continent, excepté dans les tombeaux, pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses : nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre ainsi décoré. Nous avons remarqué, comme dans la baie de Castries, des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes. Le patron d'une des pirogues de la baie Crillon, auquel j'avais donné une bouteille d'eau-de-vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer,

des avantages du nouveau débouché qui s'est ouvert en Chine. Les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible, et de se procurer ainsi des richesses immenses; car, à Macao, ils nous achetèrent, pour le prix modique de dix piastres, ce qui en valait cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre-et-Saint-Paul trente roubles; une de zibeline trois ou quatre; le prix des renards ne peut être fixé: je ne parle pas des renards noirs, qui sont trop rares pour être comptés, et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles, suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux: ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil.

Les Anglais qui, par l'heureuse constitution de leur compagnie, peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible, avaient envoyé, l'année dernière, un petit bâtiment au Kamtschatka. Il était expédié par une maison du Bengale, et commandé par le capitaine Peters, qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en français, dont il m'a donné lecture. Il demandait, au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes, la permission de commercer au Kamtschatka, en y apportant les divers effets de l'Inde et de la Chine, tant

La Russie ne fait que très peu de dépense pour étendre ses possessions : des négocians ordonnent des armemens à Okhotsk, où ils construisent, à frais immenses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à peu près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins ; ceux-ci partent d'Okhotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit, au moins de cent pour cent, pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne ; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelque autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okhotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnaître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devait partir in-

sérée dans le troisième Voyage de Cook ; mais on n'y trouve point un banc de récifs, très dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à peu près nord-quart-nord-ouest et sud-quart-sud-est ; sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapae, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues. Nous le rangeâmes à une très grande lieue dans l'ouest, et nous aperçûmes ses brisans qui s'élevaient comme des montagnes ; mais il est possible que, dans un temps plus calme, il marque moins, et alors il serait beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapae ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues : leur forme changeait à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'aurait pu convenir que dans un point bien déterminé. Elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour. Un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest : elles sont placées à dix lieues au nord de Tongatabou, mais comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnaître.

Nous l'aperçûmes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin. On ne voyait

ver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyaient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avait coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île.

Quand le débarquement eût été possible, on n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant pendant quinze ou vingt toises le cours très rapide de quelques torrens qui avaient formé des ravines. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île était couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure. Nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentait encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avait débarqué avec la plus grande facilité. Il est vrai qu'il s'était trouvé dans ces parages par un beau temps soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que, depuis huit jours, nos sabords et nos fenêtres n'avaient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avaient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller. J'aurais peut-être perdu beaucoup de temps à attendre

« de *l'Endeavour*, si toutefois il en existe un. Je vi-
« siterai, pendant le mois de septembre et une partie
« d'octobre, le golfe de la Carpentarie et toute la
« côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à
« la terre de Diémen ; mais de manière , cependant,
« qu'il me soit possible de remonter au nord assez
« tôt pour arriver au commencement de décembre
« 1788 à l'île-de-France. »

A la suite de cette lettre nous rapporterons encore un extrait des Mémoires ou dissertations de trois des compagnons de voyage de La Pérouse sur les indigènes de l'île de Pâques, sur les Américains de la côte occidentale et sur les habitans de l'île Tchoka.

des voyageurs; j'ai même remarqué que, dans beaucoup d'occasions, ils avaient pour elles des égards et des déférences.

Il paraît, d'ailleurs, que ces peuples sont polygames, et que leurs mariages ne sont durables qu'autant qu'ils conviennent aux deux parties. Ils attachent peu d'importance à la possession exclusive de leurs femmes; ils cherchaient souvent à trafiquer de leurs faveurs, et les négociaient pour un morceau de fer ou quelques grains de verroterie.

Quoique ces Américains paraissent former de grandes peuplades, et avoir les mêmes intérêts et les mêmes mœurs, cependant chaque famille semble vivre d'une manière isolée et avoir un régime particulier. Ces familles ont leurs chefs, leurs cases, leurs pirogues, leurs instrumens pour la pêche et pour la chasse, et enfin tout ce qui peut leur procurer des moyens de se défendre et de subsister. J'ai cru cependant remarquer qu'il existait parmi eux des chefs qui semblaient commander à plusieurs familles, mais pour lesquels chaque individu n'avait qu'une légère déférence.

Ces chefs ont sur les autres habitans l'avantage de la taille, de la force et même du courage. Ils sont en général couverts d'énormes cicatrices qu'ils affectent de faire remarquer comme des témoignages de leur valeur: on les distingue aussi des

communiquent aisément avec les étrangers. Ils sont d'une taille médiocre, trapus, fortement constitués, ont un léger embonpoint, les formes et les muscles très prononcés. La taille la plus commune parmi ces insulaires est de cinq pieds, et la plus haute de cinq pieds quatre pouces; mais les hommes de cette dernière stature sont très rares. Tous ont la tête grosse, le visage large et plus arrondi que celui des Européens. Leur physionomie est animée, et assez agréable, quoique l'ensemble des parties qui composent la face n'ait pas en général la régularité et la grâce que nous admettons. Presque tous ont les joues grosses, le nez court, arrondi à son extrémité, et les ailes fort épaisses; les yeux vifs, bien fendus, de grandeur moyenne, bleus chez quelques-uns, et noirs en général; les sourcils bien garnis, la bouche moyenne, la voix forte, les lèvres peu épaisses, et d'un incarnat obscur: on remarque que quelques individus ont le milieu de la lèvre supérieure tatoué en bleu; ces parties, ainsi que leurs yeux, sont susceptibles d'exprimer toute espèce de sentimens. Ils ont les dents belles, bien classées, et en nombre ordinaire, le menton arrondi et peu saillant, les oreilles petites; ils se percent cette dernière partie, et y portent des ornemens de verroterie, ou des anneaux d'argent.

Les femmes sont moins grandes que les hommes.

pieds neuf ou dix pouces : ils ont la tête volumineuse relativement au reste du corps, la face plate et presque carrée, le front petit, arrondi et un peu déprimé de l'avant à l'arrière ; les sourcils peu marqués, noirs ou châains, ainsi que les cheveux ; les yeux petits et à fleur de tête ; les paupières si peu fendues qu'elles brident aux deux angles lorsqu'elles sont ouvertes ; le nez court et à peine sensible à sa racine, tant il est peu développé dans cette partie ; les joues grosses et évasées, la bouche grande, les lèvres épaisses et d'un rouge obscur ; les dents petites, bien rangées, mais très susceptibles d'altération ; le menton peu saillant, et les branches de la mâchoire inférieure un peu resserrées ; les extrémités du corps petites, et les muscles peu marqués. Le développement irrégulier de toutes ces parties exclut les grâces des formes du corps et la délicatesse des traits de la physionomie de ces peuples, qui sont les hommes les plus laids et les plus chétifs que j'aie vus sur les deux hémisphères. Quoique ces Tartares, ainsi que les habitans de Tchoka, soient parvenus à un degré de civilisation et de politesse assez avancé, ils n'ont point de culture, et vivent dans une extrême malpropreté. Ils se nourrissent principalement de poissons frais pendant l'été, et l'hiver, de poissons fumés ou desséchés à l'air sur des séchoirs établis à peu près comme ceux de nos blan-

